

FLORENCE FERNET-MARTEL, 82 ANS: "IL NE FAUT JAMAIS CESSER D'AVOIR DES ACTIVITÉS!"

Michèle Jean

At 82, Florence Fernet-Martel is as active as ever. Originally from Woonsocket, Rhode Island, she came to Canada in 1900, where she later pursued advanced studies at Marguerite Bourgeois college. Michèle Jean recounts some of her life's work, her thoughts on contemporary women's situation and on growing older.

"Je suis une petite fille de dix ans, mon nom est Florence mais on m'a surnommée 'papillon', probablement à cause de ma légèreté. Je suis vive, plus ou moins obéissante, aimant beaucoup le travail (bien) fait".

En 1903, dans une classe de deuxième année à Berthierville, Florence Fernet rédige sa composition française . . .

Soixante-douze ans plus tard, en 1975, comme je lui demande si elle trouve difficile de vieillir, elle répond: "On vieillit sans s'en apercevoir. Mais il faut commencer jeune à avoir des préoccupations intérieures. Il faut toujours avoir des activités et ne pas les délaisser en vieillissant." La petite fille vive qui aimait le travail n'a pas changé en grandissant. Tout au long de sa vie elle s'est occupée d'elle-même et des autres.

Née à Woonsocket dans l'État du Rhode Island en 1892, Florence Fernet arrive au Canada à 8 ans. Elle étudie alors au Couvent Jésus-Marie de Sillery, puis chez les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame à Berthierville et à l'Académie St-Denis à Montréal où elle gradue à l'âge de 16 ans, en 1908. Durant ses vacances, Soeur Alphonsine, l'un de ses professeurs lui signale que la Congrégation ouvrira l'enseignement supérieur aux jeunes filles à l'automne. Florence Fernet s'inscrit donc au premier collège classique féminin du Québec, collègue qui deviendra en 1926 le collège Marguerite Bourgeois.

À l'époque, on accepte difficilement que les femmes poursuivent des études avancées. Pourtant la famille de Florence l'encourage à continuer. Elle obtient son baccalauréat ès arts en 1912 et commence

à enseigner l'anglais à la Commission des écoles catholiques de Montréal, où elle gagne trente dollars par mois. Puis elle devient traductrice dans une compagnie d'assurances et épouse à trente et un ans, Paul Martel.

L'engagement social

"Alors, raconte-t-elle, j'ai cessé de travailler. Mon mari n'était pas prêt à accepter que je continue et de plus j'ai un fils dont je me suis occupé. J'étais d'ailleurs heureuse de me reposer et d'éviter les horaires fixes d'un travail à l'extérieur." Elle continue tout de même à suivre des cours le soir en compagnie de son mari à l'Université de Montréal et commence à s'occuper d'organisations sociales et charitables comme la Fédération des anciennes élèves des couvents catholiques et la Fédération des oeuvres de charité. Avec madame Thérèse Casgrain elle anime durant six ans une émission radiophonique appelée *Femina* où elles revendiquent la participation de la femme à la vie publique.

C'est d'ailleurs l'époque des voyages annuels à Québec pour solliciter le droit de vote que les Québécoises obtiendront en 1940. Florence Fernet-Martel, à titre de secrétaire de la Ligue des droits de la femme participe à ces campagnes. Pour madame Martel l'autonomie de la femme est une chose très importante et elle a pris part aux luttes pour l'admission des femmes au Barreau et pour la modification des articles du Code civil concernant le statut de la femme mariée au Québec.

Puis c'est la guerre. En 1940, madame Martel devient membre du Comité national de placement de la Commission d'Assurance-chômage. La même année, par un arrêté-en-Conseil, elle devient sous-directrice adjointe de la section féminine du Service sélectif au Ministère du Travail à Ottawa. Elle visite alors les usines de guerre, surveille leur organisation au point de vue sécurité, au point de vue social. Elle dit en riant qu'on l'accusait de sortir "les femmes de leurs

maisons pour les faire travailler dans les usines de guerre". En 1949, elle participe à la fondation de L'Association des femmes diplômées des universités (section de Montréal) dont elle est la première présidente. Enfin, et parce qu'on ne peut pas écrire tout ce qu'elle a fait, mentionnons qu'elle occupa le poste de censeur au Bureau de censure du cinéma de la Province de Québec de 1961 à 1966.

Florence Fernet-Martel a toujours été en politique une ardente libérale. "Ce sont les libéraux qui ont donné le droit de vote aux femmes en 1940 sous Adélard Godbout. Et c'est Jean Lesage en 1960 qui a ouvert la politique active aux femmes. D'ailleurs c'est une tradition dans ma famille. Mon grand-père maternel s'est même vu refuser l'absolution parce qu'il avait voté libéral aux élections fédérales de 1878. Il est vrai que dans le temps, avec la condamnation en 1869 de l'Institut canadien, les Libéraux n'étaient guère prisés au Québec." De plus elle s'intéresse beaucoup à la généalogie et a publié des études sur le sujet.

Et maintenant. . .

"Maintenant je continue mes activités. Politique, généalogie, lecture des journaux. Je ne m'ennuie jamais." Pour Florence Fernet-Martel, le monde actuel est mieux que celui d'autrefois. "On continue votre marche en avant. Rien ne me déprime. Voyons donc! Pensons à l'Empire romain ou au Moyen-Age. J'estime que nous sommes plus heureux aujourd'hui. Il ya a des lacunes: le pouvoir démesuré de l'argent, le monopole des grandes compagnies . . . mais . . . on n'a jamais eu une sécurité sociale comme maintenant!"

En conclusion, cette femme intelligente et active qui a reçu le mois dernier l'Ordre du Canada, nous dit: "Il ne faut jamais penser que ce n'est pas drôle de vieillir. Parfois les jambes nous manquent un peu, mais ce n'est pas grave. Il ne faut pas se créer des maladies et trop réfléchir sur son cas, mais s'occuper."

(Ce texte a été publié dans le Journal du 3e âge, mai 1975).



Florence Fernet-Martel (première à gauche), cours gradué à l'Académie Saint-Denis

Michèle Jean est historienne. En 1974 elle publiait *Québécoises du 20e siècle et de 1976 à 1979, elle participait au collectif qui éditait Les Têtes de pioche, journal féministe aujourd'hui défunt. En 1982, membre du collectif Clio, elle publiait L'Histoire des femmes au Québec. Elle est actuellement sous-ministre adjointe et directrice générale de la formation professionnelle au Ministère de*

main d'oeuvre et de la sécurité du revenu (Québec). Ce texte inédit a été écrit en 1979.

IN MEMORIAM

Madame Fernet-Martel n'est plus . . . Je vois encore sa petite silhouette, son pas menu. Elle avait l'air d'un personnage pour contes d'enfants. C'était pourtant

une grande dame. Nous étions venus avec une équipe de l'émission *Femme d'aujourd'hui* pour enregistrer une heure d'entrevue avec Madame Florence Martel. Elle parla de politique, de la lutte des femmes de son époque pour accéder au savoir, pour avoir le droit d'être reconnues en tant que PERSONNES . . . Madame Martel nous a montré des photos d'un autre temps – son époque. Elle nous a parlé de ses compagnes, de Madame Thérèse Casgrain dont elle était la collaboratrice discrète et efficace. Puis on parla de politique encore et encore. En militante "Libérale" convaincue, elle défendait avec passion ses points de vues, nous qui étions en pleine période Péquiste (1973-74). Avec toute la vigueur de ses quatre-vingts ans, toute la force de son intelligence toujours jeune, elle tentait de nous convaincre du bien-fondé de ses options.

Elle nous a accordi un long entretien d'une heure. Un entretien brillant, documenté, foisonnant de détails. Un document historique. Souhaitons pour le profit du public que Radio-Canada passe ne serait-ce que des extraits de cette entrevue avec celle qui fut de toutes les batailles (historiques) des femmes de ce siècle.

– Nadia Ghalem

SLANTED MOON

The moon shone through frosted windows
 throwing slanted shafts of light
 on appletree wallpaper.
 Kitchen curtains melted
 under the weight of warm
 thoughts of lunacy. The puddles
 on the floor glistened with invisible
 cast iron hues
 prisms heavy with age.
 An opening door propelled the night air
 over hard-worked wood
 and brittle tea cups.
 Engauzed by a faint crisp mist
 the kitchen disappeared into the breath
 of the past.
 The rocker by the stove creaked on well-trod
 floor boards
 cackling like the fire.
 And only here
 among the spindles and dried herbs
 was the burning
 hidden and inviolate.

The stove, the rocker and the windows
 bound her. Loving locks
 of terrible strength
 to guide her
 sponges for her tears and anger
 reasons for her very world.

there were no questions.
 no future homes without a keeper.

Her eyes wandered to the night pressed
 against the panes of bubbled glass.
 And as she extinguished her lamp
 she saw the moon beams
 dance.

Sandra Barry
 Bridgetown, Nova Scotia